

JEUX D'ÉCRITURE AU CHÂTEAU D'ÉCOUEN

2^e chez les Benjamin(e)s

La chasse d'Esäü

par Sidonie Cottin

née le 9 avril 2004

Collège Chabanne – Pontoise

« Attchaa ! ». Anne se réveilla encore une fois. Il n'arrivait pas à dormir. Nous sommes en 1541, et Anne de Montmorency, disgrâcié par François I^{er} voilà presque un mois, avait pris la décision de quitter la cour et s'était retiré ici, à Écouen. Allongé dans son lit, le connétable ruminait. Il trouvait les raisons du roi obscures et sa décision sévère. Pourtant, il le savait, elle n'était pas injustifiée. Il soupira. Il avait des torts, certes, mais méritait-il cette punition ? Son regard se posa sur une des cheminées peintes de sa chambre. Il s'assit et posa d'un mouvement las son menton sur sa main. Comment aurait-il pu savoir que Charles Quint rétrocéderait le Milanais à son fils, l'infant Philippe, au lieu d'en faire don comme prévu à François I^{er} ? Pourquoi était-ce à lui, et non à Anne de Pisseleu, qu'il avait donné tort ? Lui avait défendu la paix, elle la guerre, très bien, ils étaient en profond désaccord, et voilà ! C'était donc si grave de se fâcher avec une favorite ? Franchement, si François avait préféré la paix à la guerre, il n'en serait pas là, et Anne de Pisseleu ne serait plus la favorite. Quelle commère celle-là ! Le connétable fixait toujours la peinture de la cheminée qui représentait une scène biblique, *La Chasse d'Esäü*. Il le savait, il se mentait. Cela lui coûtait, mais il devait bien admettre l'inadmissible : sa liaison avec M^{lle} de Saint-Gilles, une dame de la suite d'Anne de Pisseleu. Une fille en était née, prénommée Anne, comme lui. C'était la honte du connétable. Lui qui était si droit, pudibond même, n'arrivait pas à se remettre d'avoir commis un tel péché. Cette liaison, bien sûr, était une des raisons de son exil. Depuis lors, Anne de Pisseleu avait œuvré à sa disgrâce. C'était injuste, tout cela. Il avait tant de regrets maintenant !

Un mouvement interrompit ses pensées. Ses yeux devaient lui jouer des tours, pensa-t-il. Il avait cru voir la peinture bouger. Le personnage semblait avoir très légèrement avancé mais, vu qu'il était représenté courant, c'était difficile à dire avec pour seule lumière la faible lueur du petit matin. Anne éternua. Le drap rouge dans lequel Esäü était représenté sembla claquer. « Je devrais vraiment dormir plus », pensa-t-il. Ses yeux piquaient et il avait triste mine ; il apercevait dans son miroir un homme atrocement pâle dont les cernes rougeâtres cerclaient les yeux verts. Ses cheveux et sa barbe rousse tranchaient sur sa pâleur. Quel tableau ! Ce miroir était bien trop honnête, cela lui jouait des tours, il lui rappelait que sa femme, Madeleine de Savoie, ne savait toujours rien de sa fâcheuse aventure et de sa fille, Anne. Traître et menteur ! Mais fallait-il vraiment tout dire ? Il se tourna vers la deuxième cheminée de la chambre, en face de la première. Elle représentait Jacob, qui avait volé son droit d'aînesse à son frère Esäü.

À côté de cette cheminée trônait un autre miroir qui, pensa Anne, ne pouvait pas être honnête. Dans celui-ci, la peinture de la cheminée d'Esäü ondula étrangement, et cette fois, le personnage bougea franchement, fit en courant deux foulées qui l'éloignèrent du bord puis freina presque en trébuchant. Anne, ébahi, ouvrit des yeux énormes et une bouche parfaitement ronde. Il cligna très fort des yeux mais absolument rien ne se passa. Lentement, il se retourna, ne sachant trop s'il voulait ou non voir ce qu'il se passait sur la cheminée. Il leva les yeux et le regretta. La peinture avait bougé. Dos

au connétable, les jambes légèrement fléchies, le personnage se relevait lentement en se retournant vers lui. Il se détachait de plus en plus du décor, de plus en plus net. La peinture semblait laisser place à un être en chair et en os. Une goutte... d'aquarelle rouge suinta de sa cape et dégouлина le long de la cheminée. Anne eut un mouvement machinal, comme pour arrêter la peinture de couler, mais ne put pas bouger plus loin et continua de contempler avec effroi ce qui se passait sous ses yeux.

Les gouaches, les huiles, tout se détacha de la figure et les couleurs coulèrent à profusion le long de la cheminée. Esaü s'était presque complètement relevé quand une partie de son bras s'effaça brusquement. Au même moment, dans la chambre du connétable, un bout de bras commençait à apparaître, comme tracé par un pinceau invisible. À un rythme saccadé, de plus en plus rapide, des morceaux de corps apparaissaient dans la chambre d'Anne de Montmorency. Les touches de couleur qui disparaissaient de la cheminée pour se poser dans l'air tourbillonnaient de plus en plus follement alentour, les gouttes virevoltaient et revenaient s'écraser contre l'objet qui se formait au milieu. Finalement, leur nombre décrut, laissant place à un jeune homme de carrure moyenne, drapé de rouge, aux cheveux d'un noir d'ébène, avec une petite barbe. Sa peau était légèrement plus foncée que celle d'Anne, et il avait des yeux marron, entre la châtaigne et la noisette.

C'était moi, Esaü. Za pour les intimes. Je ne voyais quasiment rien, j'étais presque un peu sonné... J'aperçus le visage d'un roux coiffé en pétard juste avant de perdre connaissance.

– Madeleine !

Madeleine de Savoie prenait tranquillement son petit-déjeuner dans la salle à manger. Quand Anne débarqua dans la pièce, mal peigné, en tenue de nuit, courant à moitié, elle s'étonna. Depuis que François I^{er} lui avait retiré ses grâces, il était toujours très sombre, peu énergique, assez lent. Cette entrée en matière était donc pour le moins surprenante. Qu'est-ce qui pouvait bien lui être arrivé pour qu'il se comporte de la sorte ? Bonnes ou mauvaises nouvelles ? Madeleine n'aurait su dire. Le visage du connétable semblait indécis, en tout cas, il avait l'air surpris, plutôt ahuri même. C'était amusant de le voir ainsi, lui d'habitude si sage, si droit. Ce n'était d'ailleurs pas très correct, mais Madeleine s'abstint de tout commentaire et, intriguée, elle se contenta de le regarder reprendre son souffle.

- Madeleine je vais te dire quelque chose de *vraiment* incroyable. Elle fronça les sourcils, que lui était-il donc arrivé ?
- Tu es bien prête ?
- Je t'écoute.
- Tu es bien sûre ? Mon dieu qu'il était étrange aujourd'hui...
- Tu m'intrigues, Anne. Dis-moi donc !
- Voilà... comment dire ?

Anne aurait aimé que sa femme réponde à cette question. Malheureusement, ce ne fut pas le cas. Il se dit que la déclaration qu'il avait pensé lui faire aujourd'hui était beaucoup moins loufoque et bien plus facile à amener. Il aurait aimé, là maintenant, n'avoir à lui parler que de son amourette avec M^{lle} de Saint-Gilles. Finalement, il opta pour la simplicité.

– Madeleine, Esaü est sorti de ma cheminée.

Avec ses yeux exorbités cernés de rouge, ses cheveux fous et sa peau pâle, il ressemblait vraiment à un illuminé. Madeleine se passa une main sur le visage en essayant de garder sa contenance, puis elle éclata de rire.

– Madeleine, je suis sérieux !

Le visage d'Anne de Montmorency n'avait jamais été si grave. Le voir ainsi ne fit que redoubler l'hilarité de sa femme. Cela faisait longtemps qu'elle n'avait pas autant ri.

– Ne te moque pas, Madeleine, je te jure que ma cheminée a craché quelqu'un ! Et l'homme de la peinture a disparu ! Je l'ai vu, de mes yeux vu, Madeleine !

Chaque parole que prononçait le connétable aggravait le fou rire de Madeleine. Elle n'en pouvait plus, elle était pliée en deux, ses yeux larmoyaient. Quoi ? Cela faisait bientôt un mois que son mari était

renfrogné, presque distant, et voilà qu'il déboulait dans la pièce comme un diable en lui racontant des salades.

- Tu es sûr que ça va, Anne ? parvint-elle à articuler à travers ses hoquets.
- Mais oui ! Enfin non ! Je te dis qu'un homme en manteau rouge est sorti de ma cheminée, et qu'Esäü a disparu !!!
- Attends... quoi ? Anne prit sa tête dans ses mains.
- Oh... et puis après tout, viens voir là.

Il attrapa la main de sa femme, toujours hilare, et la tira vers ses appartements. Madeleine se laissa faire et parvint, après plusieurs vastes salles, à calmer son fou rire. Elle regarda Anne, devant elle, et réfléchit. Il avait l'air si sérieux ! Il avait peut-être des visions ? Il semblait exténué.

- Anne ? s'enquit-elle.
- Qu'y a-t-il ? Il ralentit un peu son allure et se tourna vers elle. Elle le regarda un instant, puis déclara :
- Tu devrais dormir plus. Ils arrivèrent devant la chambre du Connétable. Anne mit la main sur la poignée de la porte, inspira un coup et demanda à sa femme :
- Tu es prête ?

Cette question eut un drôle d'effet sur Madeleine. Sottement, d'un coup, elle se demanda ce qu'il y aurait dans la chambre mais elle n'eut pas le temps de penser à rien d'autre car Anne poussa la poignée, et ils pénétrèrent dans la chambre... ses yeux.

Après ce flash lumineux, j'avais l'impression d'avoir reçu un grand coup de pommeau sur la tête. Puis plus rien. Un visage. Roux. Ah oui ! Roux ! J'ouvris les yeux sur une pièce peu éclairée. Mais où étais-je ? Que faisais-je ici ? Que faisais-je avant ? Je poussai un long bâillement et tentai de me lever ; trop d'efforts, apparemment. Je m'étirai, tournai la tête. Oui, il me semblait me rappeler d'un visage avec des cheveux et une barbe rousse... Même après moult festins, je n'avais jamais eu de réveil si difficile. J'étais adossé à une cheminée, dans une position assez inconfortable. Finalement je réussis à me hisser sur mes pieds, ce qui était un bel exploit, et j'entrepris de me demander où j'étais. De ma place, j'auscultai la pièce à la recherche d'indices ou de n'importe quoi qui pourrait m'aider. La salle était vaste. En son milieu trônait un lit, il y avait une cheminée en face de moi. Je me retournai. Comment diable avais-je pu atterrir ici ? On m'avait enlevé ? Dans ce cas, pourquoi m'adosser ensuite à la cheminée d'une chambre ? Je n'avais vraiment aucun souvenir d'être rentré dans ce bâtiment... Puis quelque chose attira mon regard. La peinture sur la cheminée derrière moi m'était familière, vraiment très familière... D'où ... ? Mince, comment était-ce possible ? Cette forêt, peinte sur la cheminée, j'avais chassé dedans il y a deux minutes ! Enfin... la dernière fois que j'étais conscient. Et puis le flash lumineux, et puis vlan ! Plus de forêt. Et me voilà dans cette pièce. Je me passai une main sur le visage. Que tout cela était mystérieux ! Je n'arrivais pas à lâcher cette étrange cheminée du regard. À un endroit, la peinture s'interrompait : il n'y avait qu'une sorte d'éclaboussure magistrale de couleurs. Cela n'avait aucun sens. Pourquoi chassais-je d'ailleurs ? Je n'arrivais plus à m'en souvenir.

- Qui êtes-vous ? Que faites-vous ici ?

Cette question autant que le ton sur lequel elle était posée me glacèrent. Je me retournai vivement pour faire face à la voix qui m'avait interpellée. Je découvris une femme d'une trentaine d'années accompagnée de l'homme roux dont je croyais me souvenir. Le seul détail cocasse qui me frappa en plus, c'est que cet homme était en tenue de nuit. Bon Dieu, mais où avais-je atterri ?

- C'est Esäü, je te dis, chuchota le roux à l'oreille de la femme.

Je fronçai les sourcils. Il connaissait mon nom celui-là ? Sa femme le regarda bizarrement. Moi aussi d'ailleurs, et ils me le rendirent bien, tous les deux, lorsqu'ils se retournèrent vers moi.

- Et comment il est arrivé ici, tu dis ? lui demanda-t-elle sur le même ton, tout bas, comme si je ne pouvais pas les entendre, en fixant tour à tour la cheminée et moi.
- Par la cheminée. Anne pointa ladite cheminée dans mon dos.

- Pardon ? lâchai-je.

La stupeur me saisit. Le monsieur roux, là, venait de dire que j'étais sorti de la cheminée ? Ma question sembla leur rappeler (ou leur apprendre ?) que j'étais doué de parole et d'esprit et ils cessèrent leurs inutiles messes basses. Ils se turent. J'en profitai pour enchaîner :

- Excusez-moi, mais où sommes-nous ?
- Vous ne vous rappelez de rien, monsieur ? Vous êtes sûr ? reprit la femme prudemment. Mon mari dit que vous êtes sorti de la cheminée mais...
- Mais quoi ? lui fit brusquement l'homme. Enfin Madeleine mais qu'est-ce qu'il te faut de plus ? Cet homme est sorti de ma cheminée, je l'ai vu !
- Non... quoique... ceci explique cela... Cela tient debout, c'est fou mais je crois bien que cela fait sens. Je suis bel et bien sorti de cette cheminée...
- Comment t'appelles-tu, s'enquit l'homme.
- Je suis Esaü, pour vous servir. Qui êtes-vous ? Où suis-je ?

Cette réponse lui fit reprendre sa contenance habituelle. Il dressa fièrement la tête dans une expression noble et une attitude très seigneuriale, qui contrastait violemment avec sa tenue nocturne et ses cheveux en bataille.

- Je suis Anne de Montmorency, connétable de France. Tu es ici au château d'Écouen, une de mes nombreuses demeures, dit-il avec un geste presque hautain. Madeleine de Savoie, à mes côtés, est ma femme.
- Qu'allez-vous faire de moi ? Il s'avança.
- Ma foi ..., dit-il, ...c'est une bonne question. Dans le long terme, je ne saurai répondre. Mais en attendant, la famille Montmorency se fait un plaisir d'accueillir un personnage tel que le vôtre.
- Moi ? Un personnage ?
- Maintenant, si vous vouliez bien vous retirer, tous les deux, j'aimerais m'habiller.

Je quittai la pièce avec ladite Madeleine.

Cher Jean de Guise,

C'est un honneur de vous parler à nouveau. Vous avez réalisé, à Écouen, d'admirables peintures sur douze cheminées dans ma demeure. J'aimerais que vous reveniez chez nous pour vous consulter au sujet de ces cheminées. Peut-être pourriez-vous nous éclairer ?

Je vous remercie par avance, en espérant votre venue,

Anne de Montmorency, le 14 juin 1541

M. de Montmorency

Je suis honoré de votre invitation, mais je ne suis pas un peintre ! Ces cheminées dont vous me parlez ne me disent rien. Je regrette de ne rien pouvoir faire pour vous aider.

Avec tout mon respect,

Jean de Guise, le 14 juin 1541

Voilà deux jours que je vivais à Écouen. J'avais rencontré les enfants Montmorency, les filles aînées Éléonore et Jeanne, 15 et 13 ans respectivement, et les trois garçons : François, 11 ans, Henri, 7 ans, et enfin Charles, 4 ans, le benjamin.

Anne avait quitté la maison la veille au soir. Or, François de Montmorency s'était fait confisquer son épée en bois par le connétable. Ce matin-là, il comptait bien la récupérer. Étant parti, son père lui avait laissé le champ libre pour enquêter dans sa chambre. François eut un petit sourire diabolique. Il avait tout à sa merci ! La matinée avançant, le garçon commença son expédition. Il fila dans la maison vérifier la position de l'ennemi : sa mère était dans le salon avec Esaü, Jeanne et Charles, ils jouaient aux cartes ensemble. Éléonore brodait dans sa chambre en parlant à ses suivantes et Henri lisait dans

la sienne. Une fois certain d'être hors de danger, François fila discrètement vers la chambre du connétable. Il réussit à passer outre les valets et les servants, il tourna la poignée, poussa la porte et...

– Aah !

Il la referma aussitôt. Adossé contre une cheminée, assoupi, se trouvait Ésaü. Pourtant, il venait de le voir en bas, dans le salon. Il entrouvrit la porte une nouvelle fois, tout doucement. Ésaü était bien là, contre la cheminée d'où il était descendu deux jours plus tôt. Mais que faisait-il ici ? Curieux, l'enfant hésita à rentrer, puis se ravisa. Trop dangereux. Il redescendit, contrarié. Il ne retrouverait pas son épée aujourd'hui. Il entra dans la pièce à vivre et, stupeur ! À côté de sa mère, de Charles et de Jeanne, trônait Ésaü, bien présent et bien debout.

– Ésaü ? s'étonna-t-il.

– Oui ? François était perplexe.

– Non,... rien...

Le garçon ressortit lentement de la pièce et, une fois hors de vue, courut à toute allure dans la chambre de son père. Il avala quatre à quatre les escaliers, ne prit même pas la peine d'écarter les servants, ouvrit la porte et... plus personne. Ésaü avait disparu. Il était bel et bien retourné en bas. Peut-être avait-il eu une vision ? Il était certain de l'avoir vu ici !... Quel mystère !... Perplexe, il s'éloigna dans le château, loin, très loin de se préoccuper de son épée en bois qu'il voulait récupérer à l'origine. Il passa le reste de la matinée à déambuler dans le château en réfléchissant à son étrange va et vient.

Anne de Montmorency s'en revenait de chez Jean de Guise. C'était un imprimeur, et il avait proposé à Anne de placer des affiches dans la ville en recherche du peintre. Ca n'était pas brillant, mais c'était la seule idée qu'ils avaient eue et ils l'avaient réalisée. Il avait ensuite envoyé quelques-uns de ses serviteurs placarder les affiches dans la ville. La voiture ramenant le connétable marqua une halte. Une figure encapuchonnée et gantée de noir se profila derrière la vitre du carrosse. Elle lui tendit une lettre.

– Je suis probablement qui vous cherchez. J'ai bien peint douze cheminées au château d'Écouen. Me permettez-vous de vous accompagner ?

Anne hésita un instant. Cet homme paraissait étrange. Mais la curiosité l'emporta sur la méfiance, et Anne ouvrit la porte.

– Entrez, lui dit-il prudemment. Nous nous rendons au château. Si vous dites vrai, vous devriez reconnaître vos œuvres...

L'inconnu hocha la tête en signe de gratitude et monta dans la voiture. Les chevaux hennirent puis firent résonner leurs sabots sur les pavés, en direction du château. La voiture les déposa devant les jardins d'Écouen. Les valets ouvrirent les portes, Anne et l'inconnu s'extirpèrent du véhicule. De tout le voyage, ils n'avaient pas échangé un mot, l'inconnu n'avait retiré ni son capuchon ni ses gants, et il avait gardé le visage tourné vers la fenêtre de façon à ce qu'Anne ne puisse point apercevoir son visage. Anne fit signe au carrosse de se retirer.

Vlan ! Il n'avait jamais connu un si brusque retour à la réalité. Avant de se rendre compte d'autre chose, François se retrouva douloureusement sur son postérieur. Il leva la tête ; il avait heurté Ésaü de plein fouet. Ce dernier était en train de courir. Il semblait venir... des latrines ? Il allait reprendre sa course, quand l'enfant l'interpella.

– Hé ! Ésaü se retourna, l'air pressé et presque inquiet. Alors là, c'était carrément bizarre. Il s'était beaucoup attaché à lui depuis qu'il l'avait rencontré, mais il commençait à devenir suspicieux.

– Dis-donc, Ésaü, je te trouve vraiment bizarre ce matin...

– Moi ?

– Non, Charles Quint ! Mais oui, toi ! Bien sûr ! Qu'est-ce que tu manigances ?

– Je... je ne manigance rien, je...

Ding, ding, ding ! La cloche sonna l'heure du repas. Ésaü fronça les sourcils. Méfiant, François tendit la main pour qu'il l'aide à se relever. Cela sembla lui rappeler qu'il avait percuté le garçon comme une brute, et il se confondit en excuses. François l'interrompit.

- On mange. On y va ?

C'était plus une mise à défi qu'une invitation. Il était coincé, l'Ésaü ! Quoiqu'il cache, il allait devoir aller à table. Il était embêté, ça se voyait. On allait peut-être découvrir pourquoi ? En tout cas, ce monsieur n'était pas très net. Ensemble, ils arrivèrent à table. Pratiquement tout le monde était déjà là. Il manquait juste mère et Charles.

- Tiens, Esaü ! Tu es avec François finalement ? s'étonna Jeanne.
- Quoi ? lui fit François.
- Oh rien, je croyais qu'il était aux latrines...

François jeta à son compagnon un regard lourd de suspicion. Il s'attabla et, devant l'hésitation d'Ésaü, lui désigna la chaise à côté de lui. Non mais quoi ? On aurait dit qu'il venait d'arriver, et encore, le premier jour il était moins timide. Ésaü se raidit encore plus, si possible. Des pas se firent entendre dans le couloir et sa copie conforme apparut dans la pièce, d'un pas nonchalant. Un deuxième Ésaü ! Il leva les yeux et se figea. Le premier Ésaü se leva. Celui qui venait d'entrer le foudroya du regard. Sombrement, il s'exclama :

- Jacob !
- Merci de votre accueil, M. de Montmorency. Maintenant il me semble juste de devoir m'expliquer.

La voix sortie du capuchon était une voix de femme. La jeune femme retira ses gants, ôta sa cape, dévoilant des cheveux clairs et une toilette simple. Elle poursuivit :

- Je me nomme Jeanne. Jeanne de Guise. En 1538, vous reçûtes le titre de Connétable et en cet honneur décidâtes de bâtir ce château d'Écouen. L'architecte auquel vous fîtes appel était une de mes connaissances. Un an plus tard, quand vous avez eu besoin de peintres pour la partie du château alors achevée, je me jetai sur l'occasion, moi qui recherchais à tout prix du travail et qui rêvais depuis toujours de peindre, bien que je sois une femme. Je me suis arrangée avec l'architecte et me suis mise à l'ouvrage. Vous étiez encore à la cour, à cette époque, et il me prévenait de vos visites. Je réussis donc à me mettre à votre service sous le nom de Jean de Guise sans que vous ne vous doutiez de rien, du moins je le croyais. C'est moi qui ai peint les cheminées du château. Voyant vos affiches, je me suis alarmée. Je ne veux pas qu'on sache que j'ai peint chez vous. Voilà. Qu'allez-vous faire de moi, maintenant ?

Il y eut un instant de silence sur les jardins d'Écouen. Anne considérait ce qu'elle venait de lui dire. Puis, il parla.

- M^{me} de Guise, je ne sais que penser de tout cela. Seulement, j'aimerais, si cela ne vous ennuie pas, régler tout cela plus tard. Mon histoire est indéniablement plus abracadabrante. Attendez, la voici, ... Et, tout en se dirigeant vers le château, Anne de Montmorency lui raconta tant bien que mal comment Esaü avait surgi de sa cheminée.

En face de moi se trouvait mon sosie, mon jumeau. Les cheveux peut-être un peu plus clairs, les yeux légèrement plus en amande, le visage un peu plus long, mais n'importe qui s'y tromperait.

- Que fais-tu ici, Jacob ? demandai-je, carrément menaçant.

Il recula, doucement, puis il commença à courir. Le lâche ! Je le poursuivis. Ce qu'il m'avait fait, je ne l'oublierai pas. Pas tant que je ne serai pas vengé !

Anne entra dans sa chambre, suivi de Jeanne de Guise. La cheminée qui contenait autrefois le personnage d'Ésaü était toujours là.

- Voilà ce qui est arrivé à votre œuvre. Vous voyez bien que je ne mens pas. J'ai vu de mes yeux le personnage s'échapper de la peinture.
- C'est... incroyable... C'est fou ! Elle se tourna dans la pièce.
- Tiens, dit-elle, la cheminée jumelle aussi ?
- Comment cela ?

Jacob était perdu. Il ne savait pas non plus où était son frère. Il ralentit sa course. Il se trouvait dans une pièce assez grande avec une large cheminée peinte, comme une sorte de salon. Soudain, Jacob entendit un bruit de course. Ésaü ! En désespoir de cause, il essaya de se cacher dans la cheminée. Il tâtonna pour connaître la position du mur du fond et le sentit se dérober, pivoter sur lui-même comme une sorte de trappe : un mystérieux passage venait de s'ouvrir devant lui. Il faisait trop sombre pour voir quoique ce soit. Hardi, mais un peu contraint, il s'y engouffra. Après un moment, il rencontra une autre paroi, la poussa et, comme la précédente, elle pivota. Ébloui, il cligna des yeux. Il se trouvait dans une autre pièce du château. En son milieu, reprenant son souffle, se tenait Ésaü. Il fixait, abasourdi, la cheminée par laquelle Jacob venait d'apparaître.

– Oups, songea Jacob.

Il repartit comme une flèche dans l'autre sens. Ésaü ne perdit pas plus de temps pour le prendre en chasse. À nouveau, ils coururent à travers le château, Ésaü dangereusement proche de son frère. Jacob s'épuisait et, après avoir descendu des escaliers en trombe, sentit ses jambes fléchir. Il continua sa course, espérant toujours distancer son frère mais, quelques salles plus tard, dans la salle des armes, il trébucha. Ésaü le rattrapa immédiatement, l'immobilisa à terre.

– Je te tiens enfin, réussit-il à prononcer à travers ses halètements. Et maintenant tu ne peux rien faire. Il se releva, scruta les armes autour.

Jacob, à terre, était complètement impuissant. Qu'allait-il se passer ? Ésaü saisit deux épées semblables, avec une lenteur cruelle. Il s'approcha de Jacob, se pencha à nouveau vers lui. Il lui parla d'une voix froide, assoiffée de vengeance.

– Voyons comment tu te défends... Puisque tu es mon aîné, comment défends-tu ton droit d'aînesse.

Madeleine de Savoie accourut dans les appartements du connétable.

– Anne ! Tu es là ! La cheminée, en face d'Ésaü...

– Je sais ! J'ai vu. Que se passe-t-il ?

– Anne, Jacob est en danger.

Anne et Jeanne de Guise froncèrent les sourcils.

– Vous êtes tous familiers avec l'histoire d'Ésaü et Jacob ? leur demanda-t-elle. Eh bien, Ésaü est toujours fâché. L'histoire est trop récente encore et il n'a pas pardonné. En plus il semble que leur mémoire se reconstitue petit à petit depuis leur apparition. Je ne sais pas ce qu'il s'apprête à faire à Jacob mais il faut les trouver, et vite ! Il fallait voir la furie avec laquelle il le poursuivait !

– Ésaü poursuivait Jacob ? s'enquit Anne inquiet. Tout comme Jacob, il avait hérité des titres et des biens de sa famille, bien que cadet.

– Et comment ! J'ai cru avoir la berlue, L'un détalait avec son sosie à ses trousses, ils étaient couverts de suie. J'ai alors eu l'idée de la présence de Jacob et il semble que j'aie vu juste. Maintenant, venez, il faut les suivre tant qu'on peut ! J'ai bien peur qu'Ésaü avec ses talents de chasseur ne finisse par rattraper Jacob.

Elle s'emmêla les pieds dans sa longue toilette. Au diable cette maudite robe ! Anne n'avait jamais vu Madeleine aussi fougueuse. Il lui emboîta le pas, Jeanne les talonnant. Ensemble, ils coururent jusque dans la salle à manger. Les enfants s'y trouvaient tous, formant un petit cercle, échangeant, débattant. Ils ne revenaient toujours pas de ce qui venait de se passer. Éléonore venait de voir Ésaü disparaître dans la cheminée de la galerie de Psyché. Elle avait hésité à le suivre puis était allée chercher ses frères et sœurs. Lorsqu'ils virent trois adultes arriver en courant dans la pièce, ils s'interrompirent immédiatement.

– Vous n'auriez pas croisé récemment Ésaü ou Jacob par hasard ?

– Si, répondirent-ils. En tout cas, un des deux est passé par là, assura Éléonore en pointant son doigt vers la cheminée. Mais le mur s'est refermé derrière lui !

Sans attendre la fin de sa phrase, Jeanne de Guise se précipita vers la cheminée. Elle connaissait ce passage pour avoir travaillé avec l'architecte. « Toujours glisser un petit passage secret, lui avait-il dit avec un clin d'œil. Ça fait bien. » . Elle appuya et la paroi de la cheminée céda. Elle s'engouffra sans hésiter dans le passage sombre, suivie de près par un troupeau de Montmorency. Jeanne voulait absolument empêcher qu'il arrive quoique ce soit de fâcheux à Ésaü ou à Jacob. Elle venait seulement d'apprendre qu'une de ses peintures avait pris vie et refusait de la perdre déjà. C'était comme apprendre qu'on a un fils. Elle poussa le mur de la seconde cheminée, descendit le long du passage. Elle se trouvait dans la future chambre de Catherine de Médicis. Elle regarda alentour, cherchant une piste, et remarqua le tapis froissé et plein de suie. Ha ! Trop facile. Il leur suffirait de suivre la suie. La traque se poursuivit pendant quelque temps, puis des bruits se firent entendre.

– Cela provient de la salle des armes ! s'exclama Madeleine de Savoie.

Elle prit la tête du groupe, accélérant dramatiquement la cadence. C'est en courant qu'ils arrivèrent dans ladite salle. Aux yeux du groupe s'offrait un étrange spectacle. Un homme drapé de rouge et noir de suie combattait son sosie tout aussi sale, dans un duel rageur. Connaître le contexte permettait au groupe d'affirmer que se battaient là deux jumeaux qui se disputaient un droit d'aînesse, chacun sorti d'une peinture sur la cheminée. Les lames s'entrechoquaient, les frères se livraient à un corps à corps sans merci. Ils se déplaçaient dans toute la pièce, parant, attaquant, esquivant sans relâche. Droite, gauche, droite. En haut, à droite, en bas. Les coups pleuvaient. Ésaü attaquait féroce, Jacob paraît les coups avec fougue. La concentration sur son visage contrastait avec la rage de celui de son frère.

– Arrêtez ! cria Jeanne de Guise. Je vous en prie, cessez de vous battre !

Jacob tourna la tête une seconde à gauche vers elle, Ésaü en profita pour essayer d'atteindre son côté droit, qui était vulnérable, son frère étant gaucher. Le fleuret frôla son bras mais il parvint à esquiver l'offense d'un saut en arrière. Ésaü attaqua du haut, Jacob para, rejeta son épée à gauche, réattaqua à droite. Ésaü bloqua sa lame, pommeau contre pommeau, engageant un rapport de force.

– Qu'est-ce que vous faites ? demanda Henri.

– Savez-vous au moins pourquoi vous vous battez ? fit Éléonore.

– Vous êtes des frères ! s'exclama Anne.

Aucun n'obtint une réaction. Les jumeaux étaient pris dans la bataille, ils ne pouvaient s'en détourner. Soudain, Ésaü se dégagea de l'affrontement. Pendant une fraction de seconde interminable, l'épée de Jacob faillit lui échapper des mains. Ésaü arma son coup, prêt à frapper. Jacob, atteint au bras, se retourna, blessé. Il saisit son arme à droite, encore prêt à se défendre comme il le pouvait, tenta faiblement de porter un coup.

– Jusqu'où iras-tu, Jacob ? demanda Ésaü. Tu n'en as pas eu assez ?

– J'irai jusqu'au bout, si au bout je comprenais...

– Jusqu'au bout ! Très bien, fit-il, allons jusqu'au bout. Tu es allé trop loin, de toute façon.

Il arma un coup.

– Tu m'as trahi. Tu as menti à mon père.

– Que vas-tu faire ? Ésaü ?

Mais Ésaü n'écoutait pas, il était sourd, sourd et aveugle de colère, de haine, de rancune.

– Je vais te faire ce que l'on fait aux traîtres...

– Non !

Jeanne de Guise, soudain sortie de sa hébétude, se saisit de la première arme à sa portée, poussa Jacob et s'interposa entre lui et Ésaü en le défiant du regard.

– Pauvre folle, murmura Ésaü. Va-t-en vite ou il t'en cuira ...

Elle n'eut pas le temps de répliquer, elle n'eut le temps de rien. Ésaü la poussa violemment sur le côté et donna un grand coup.

– Non, non ! fit Jeanne.

Jacob était touché, Jacob se mourait. Dans un dernier souffle, il eut la force de prononcer :

– Mais... Les lentilles...

Il s'effondra à terre. Je lâchai mon épée à terre. J'étais enfin vengé. Pourtant, je n'éprouvais aucune satisfaction. Les derniers mots de mon frère me troublaient... Qu'était-ce donc que cette histoire de lentilles ? Puis, je me souvins. Mon frère m'offrant, il y a longtemps, un plat de lentilles. Moi qui lui donnai, en échange, le droit d'aînesse que j'avais sur lui. Des années plus tard, avec l'épisode de la chasse, plus aucun souvenir de ce plat de lentilles. Le désir ardent de ce droit d'aînesse. J'avais quitté la maison, furieux, amer, laissant en souvenir ma promesse de vengeance... contre ma mère et Jacob. Jacob était mort injustement, j'avais eu tort depuis le début. Mon frère était mort injustement de ma main ! Je m'agenouillai. Mon père était mort, j'ignorais où était ma mère, et j'avais tué mon frère. Je n'avais plus de famille. La femme qui s'était interposée entre nous s'approcha prudemment de moi.

– Ésaü ?

Je ne réagis pas. Mes yeux devenaient humides.

– Esaü, mais qu'as-tu fait ?

Elle semblait détruite. On aurait dit qu'elle avait de l'affection pour Jacob. Elle se pencha sur lui, lui dégagea ses vêtements pour révéler sa blessure.

– Cela fait de moi... un assassin... Je n'arrivais pas à parler.

– Je... Mon frère...

L'inconnue passa son pouce sur un coin de la plaie, comme pour l'effacer. Dès le moment où elle effleura sa peau, un double transparent de mon frère leva légèrement la tête, au-dessus du corps. Il semblait se réveiller d'une longue nuit.

– Jacob ! fis-je, la voix encore étranglée.

Il sourit.

– Pardon mon frère, dit-il

– Non ! Pas toi. Tu es mort... Pardon mon frère..., dis-je sincèrement.

Il s'assit. Me tendit une main transparente. Bêtement, je tentai de la saisir. Follement, je réussis. Je levai les yeux. En face de moi, Jacob se colorait par taches et à-coups, comme si un pinceau invisible lui remettait ses couleurs. Nous sourîmes, tous.